



## Fortune cookie

J'ai les yeux fixés sur l'horloge au-dessus du tableau. Les aiguilles tournent infiniment lentement. Je fais un calcul rapide et soupire. Encore quarante-sept minutes avant la sonnerie, le cours vient à peine de commencer.

Mon regard s'arrête sur le professeur, debout au centre de la classe. Ses lèvres bougent, mais je ne l'entends pas. J'aimerais fermer les yeux et poser ma tête sur le bureau, mais je sais que je ne peux pas faire ça sans attirer l'attention de tous mes camarades. Le professeur se tourne alors vers moi. Je lutte contre la fatigue, me concentre et prête attention au cours. Je prends des notes, et sentant que le professeur me dévisage avec suspicion, je hoche la tête et fais mine d'avoir tout écouté. Mais comme d'habitude, il se tourne simplement et ne dit rien. Il sait que je ne discute jamais en classe. Comment pourrais-je parler, alors que la chaise à côté de moi est vide ?

La sonnerie retentit enfin. Je range aussitôt mes affaires et sors de la classe. Pendant que les autres élèves traînent, prennent leur temps et discutent entre eux, je me rends simplement à mon prochain cours. Une fois arrivée devant la porte, je m'adosse contre le mur et j'attends, les yeux au plafond. Je suis la première à entrer dans la salle. Je m'assois, et pendant que mes camarades s'installent en riant, je retiens un soupir. Il est seulement neuf heures.

Je passe la matinée dans une sorte de brouillard, agissant mécaniquement sans vraiment réfléchir. Je lutte pour rester à la surface et ne pas me noyer dans un océan de pensées, de peurs et d'inquiétudes inutiles. C'est comme ça tous les jours. J'ai le sentiment de revivre le même refrain en boucle, comme un cauchemar.

Midi finit par arriver. Tous les élèves autour de moi crient de joie et s'élancent vers la cantine, impatients d'aller manger. Contrairement à eux, cette pause ne m'apporte aucun réconfort. Je n'ai personne à qui raconter ma matinée, personne pour me faire rire ou me consoler, et personne qui pourrait me tirer de cette nuit sans fin.

Je me traîne malgré tout vers le réfectoire et me place au bout de la file. Je patiente,



et quand c'est mon tour, j'entre dans le bâtiment. C'est une grande pièce sombre aux murs gris, sans aucune décoration pour l'embellir. Il n'y a que des tables rectangulaires et des chaises métalliques pour accueillir les élèves. J'avance lentement et l'on me sert une assiette remplie de légumes – un mélange de carottes et de petits pois. Au bout du self une cantinière souriante dépose un petit sachet près de mon assiette. Je baisse les yeux et examine le sachet sans comprendre.

– C'est un biscuit chinois, m'explique-t-elle. Il y a un petit mot à l'intérieur, et le reste se mange.

– Oh, je dis. Merci.

Je m'éloigne et la vois du coin de l'œil continuer à distribuer des biscuits aux élèves suivants. Je cherche alors une table libre. La plupart sont déjà occupées, et je parviens seulement à trouver une place près d'un groupe de filles. Je m'approche et m'installe en silence.

Je commence à manger, en avalant la nourriture fade sans grand appétit. Je ne peux pas m'empêcher d'écouter les filles à côté, en leur jetant quelques regards envieux. Elles discutent de tout et de rien, se racontant ce qu'elles ont fait en classe ou parlent des rumeurs circulant dans l'école.

J'ai presque terminé mon repas et m'apprête à partir, quand elles s'excitent soudainement et éclatent de rire. Je les dévisage avec curiosité. Elles sont en train d'ouvrir leurs biscuits chinois et ont toutes un papier dans la main. Elles se les montrent les unes aux autres, commentant ce qui y est écrit et se moquant gentiment.

– Ce truc ne veut rien dire, dit la blonde assise à ma gauche. Qui c'est qui a écrit ça ?

– Fais voir, la presse une brune en face d'elle, lui arrachant presque le papier des mains.

J'hésite un instant, observant mon propre sachet que je n'ai pas encore touché. Je n'ai pas faim, ce serait du gâchis. Je devrais plutôt le donner à quelqu'un d'autre. Les filles près de moi apprécieront sans doute ce cadeau.

Mais je n'arrive plus à détacher mon regard du sachet. C'est étrange, c'est comme si quelque chose, à l'intérieur de ce petit gâteau, m'appelait, m'attirait irrésistiblement. Je n'ai jamais goûté de biscuit chinois et les autres ont l'air de bien aimer. Alors pourquoi ne pas essayer-?



Je m'empare du sachet et tire sur le plastique qui se déchire. Le biscuit, d'une forme semblable à un croissant de lune, tombe sur mon plateau. J'imites mes camarades et coupe le gâteau en deux. La pâte se brise facilement, s'émiettant au-dessus de mon assiette vide. Un papier fin apparaît alors entre les deux moitiés.

Je le récupère délicatement et le sors du biscuit. Je repose le gâteau le temps de déplier le papier. Une unique phrase y est inscrite.

– Trouve ton étoile, elle te sortira de l'obscurité, je murmure pour moi-même.

Je cligne des yeux et me raidis, comme si le papier avait envoyé un choc électrique dans tout mon corps. Je le fixe intensément, relisant la phrase sans cesse. Elle produit un effet sur moi et mon cœur s'accélère. J'ai envie de croire que c'est à moi que ce papier était destiné, qu'il est là pour me rassurer. L'obscurité, je ne la connais que trop bien et elle ne cesse de se renforcer. Mais je n'ai jamais trouvé d'étoile pour illuminer mes journées.

Et si j'étais sur le point de la rencontrer ?

Je referme mon poing et serre le bout de papier. Ce ne sont que des mots, simplement des traces d'encre noire, mais ils me donnent espoir. Après tout, les biscuits ont été distribués au hasard, et c'est moi qui ai récupéré celui-ci. Je lève les yeux et observe le plafond, à la recherche d'une étoile. La lumière des lampes m'éblouit et je recule en me frottant les yeux.

– Qu'est-ce que tu as eu, toi ?

Je sursaute et me tourne vers la fille à ma gauche. Ses yeux bleus me dévisagent avec curiosité. Je mets quelques secondes à comprendre qu'elle demande à voir ma citation. Je lui tends alors le papier. Elle le prend et le lit attentivement. Soudain, je me fige.

Elle a une barrette en forme d'étoile dans les cheveux.

– Le tien, au moins, il est cool, soupire-t-elle. Celui que j'ai eu ne veut rien dire.

– Je peux le voir ?

Elle hausse les épaules et me donne son propre bout de papier. Je le déplie. La phrase est écrite en latin :

– *Alis volat propriis*, je chuchote en écarquillant les yeux.

Elle me regarde avec espoir.

– Tu sais ce que ça veut dire ? interroge-t-elle.



– Elle vole de ses propres ailes, je réponds en acquiesçant.

Je n'ai jamais étudié le latin, mais je connais ce proverbe par cœur depuis que je suis toute petite parce qu'il contient mon prénom, Alis.

– Oh, dit-elle, déçue. Le tien est quand même mieux. On échange ?

J'accepte aussitôt.

Nous échangeons les papiers et elle me sourit.

– Comment tu t'appelles ?

– Alis.

Elle ouvre de grands yeux étonnés.

– Comme dans le proverbe ! Moi, c'est Stella.

J'hésite un instant, puis j'aperçois à nouveau sa barrette en étoile. Je prends mon courage à deux mains et lui dis :

– Tu sais, Stella veut dire étoile en latin. Comme dans ce proverbe, j'ajoute en désignant celui que je lui ai donné.

Elle éclate de rire, visiblement amusée par la situation puis se tourne vers moi et entame une discussion. J'ai l'impression de flotter sur un nuage, sans vraiment réaliser la chance que je viens d'avoir.

J'ai trouvé mon étoile.

**Clara BLAINEAU**